

sent par hasard en dehors de l'habitation, afin d'être prêts au premier signal, Stenko parcourait les communs, en gourmandant à haute voix les Tabouatchiks sur leur négligence à faire baigner les chevaux après la course longue et fatigante qu'ils venaient de fournir ; mais ses yeux et ses gestes démentaient ses paroles, et quand ils furent tous réunis, il leur dit à mi-voix : Attelez le wagon, sellez rapidement tous les chevaux, et surtout veillez sur vos armes : nous sommes trahis, il faut partir.

Les hommes ne se le firent point répéter deux fois ; en moins de cinq minutes, cet ordre était exécuté. Au même moment, le prince et le comte Olivier arrivaient dans les communs avec leurs amis.

Après une inspection rapide, le prince mit le pied à l'étrier, en levant sa cravache ; c'était le signal, et avec une promptitude qui eût fait honneur à l'escadron le mieux dressé, tout le monde fut en selle.

— En avant et au pas ! fit le prince ; montrons à toute cette canaille que nous n'avons pas peur d'elle.

Qu'eussent pu faire, en effet, tous les gens de Voronoje, au nombre de deux ou trois cents, tout au plus, en état de porter les armes, contre les trente hommes commandés par le prince Westchine et le comte d'Entraignes, tous munis de carabines Colt, à douze coups, et de deux revolvers de combat calibre 14, terribles armes que le comte avait fait fabriquer spécialement par Devisme, le grand armurier de Paris ?

Le wagon tenait la tête ; à peine eut-il dépassé le grand portail qui servait d'entrée principale à l'izba, que l'on vit accourir Tcherni Chug, le visage enflammé par la colère. Le misérable, oubliant toute prudence, criait à ses serviteurs :

— Mikleff ! Watsa ! fermez la porte et relevez le pont-levis.

En entendant ces paroles, le prince, indigné, d'un coup d'épée porta son cheval en avant.

— Eh bien maître Tcherni Chug, sommes-nous donc prisonniers chez vous ? s'écria-t-il d'une voix vibrante.

Le passeur comprit à l'instant la faute qu'il avait commise, mais il sut la réparer avec une habileté et une rapidité réellement étonnantes.

— Comment, monseigneur, vous à cheval à cette heure ! fit-il avec une stupéfaction des mieux jouées. . . . Excusez-moi, mais croyant que les chevaux de votre wagon, qu'on avait oublié de dételé, partaient sans guides, je faisais mes efforts pour qu'on pût les empêcher d'aller plus loin.

En présence d'une telle audace, le prince réfléchit un instant ; il finit par comprendre qu'au point où en étaient les choses, il valait mieux ne pas démasquer complètement le passeur ; son coup échoué, peut-être hésiterait-il à prendre complètement et ouvertement le parti d'Ivanowitch, aussi se borna-t-il à lui répondre :

— C'est à nous à te présenter nos excuses, maître Tcherni Chug, car c'est mal reconnaître la cordialité de ta réception que de quitter aussitôt ta demeure hospitalière ; mais un message, reçu à l'instant, nous oblige à continuer de suite notre voyage.

— Mon prince, c'est un grand chagrin pour moi, mais vous ne me devez pas d'excuses.

— Au revoir, maître Tcherni Chug, je pense qu'à notre retour nous aurons le loisir de recevoir de toi le sel et le pain.

Dans toute cette partie de la Russie d'Asie, l'offre du sel et du pain bannit toute idée de trahison entre les deux personnages, celui qui donne et celui qui reçoit, et cela est tellement passé dans les mœurs, que pas un nomade des steppes, pas un habitant des mirs, ne passerait la nuit sous la tente ou dans une izba, où pareille formalité n'aurait pas été accomplie à son égard.

Sous la conduite de Zwordsko, nos voyageurs atteignirent le même soir le camp de Menko, où ils revêtirent, tous sans exception, le masque noir des Cavaliers d'Hachim-Bachi.

Dans un conseil tenu d'urgence, eu égard à la gravité des circonstances, il fut décidé qu'on attaquerait immédiatement le couvent, avant qu'Ivanowitch ait eu le temps de recevoir de Tcherni Chug la nouvelle de ce qui s'était passé à l'izba.

— Il est un point, messieurs, fit Menko après avoir obtenu l'autorisation d'exprimer ses idées, sur lequel nous devons tout d'abord nous entendre : faut-il attaquer les ruines d'Iérinoslaw, faisant bravement face à l'ennemi, ou devons-nous tenter de nous emparer d'Ivanowitch par la ruse, afin d'éviter toute effusion du sang ?

— Quand on a affaire à un tel homme, répondit gravement le vieux trappeur, on ne doit être arrêté par aucune considération de loyauté ; ne venons-nous pas nous-mêmes d'échapper à une série de guet apens, qu'il avait, selon son habitude, dressés contre nous ? Ce n'est pas ici une lutte chevaleresque, mais une guerre de Buisson. Je ne sais si je me trompe, mais rien ne me sortira, du reste, de l'esprit, que ceci ne se terminera pas par une bataille dans laquelle le traître payera de sa personne. . . . Croyez-en ma vieille expérience, nous marchons à quelque nouvelle embuscade préparée de main de maître, et que nous aurons peut-être beaucoup de peine à éviter. Ah ! si nous étions en Australie, continua avec tristesse le vieux bushranger, j'aurais vite fait, avec Woan Wah, de vous tirer d'affaire. . . . mais dans un pays dont je ne connais ni les habitudes ni les ressources. . . . Enfin, messieurs, je ne puis que vous jeter le cri des sentinelles pendant la nuit : " Prenez garde à vous ! "

— Dick a raison, fit à son tour le comte Olivier, nous n'avons jamais vu cet homme en face, et chaque fois que nous nous sommes rencontrés, à Melbourne, dans le Buisson, à Paris, il s'en est si peu fallu que nous succombassions, que si j'étais superstitieux je croirais à une intervention occulte qui nous a toujours protégés. Quant à lui, il nous a toujours échappé avec une habileté qui tient du prodige ; aussi dirais-je, moi aussi, en donnant une autre force à la pensée de mon vieil ami : " Soyons prudents et que Dieu nous garde, messieurs ! "

— Darnieloff, intervint alors le prince, tu sais que je me suis entièrement reposé sur toi et sur Menko du soin de diriger cette expédition ; qu'avez-vous résolu ? qu'a fait Menko depuis son arrivée dans le steppe ouralien ?

— Mon prince, répondit le dorowan, je vais parler pour nous deux, chaque heure qui s'écoule peut diminuer nos chances du succès : il faut arriver à Iérinoslaw avant que le passeur ait prévenu le chef des Invisibles de son insuccès. Excusez-moi si je sais mal m'exprimer ; voici ce qui a été fait : les nomades du steppe devaient nous assassiner au passage ; Menko nous a avertis et nous avons pu les éviter. Nous devions être faits prisonniers au bas de Voronoje ; grâce à Menko encore, nous avons déjoué ce projet. Voici maintenant ce que nous avons résolu. Nous allons gagner Iérinoslaw de toute la vitesse de nos montures, quatre cavaliers sont déjà en avant de nous dans le steppe pour arrêter l'émissaire de Tcherni Chug ; à notre approche Ivanowitch, confiant, vient recevoir son allié pour lui donner ses instructions, et Menko le fait prisonnier avant que ses gens aient eu le temps de se douter de rien et nous remontons le steppe dans la direction d'Orenbourg. Privés de leur chef, ne sachant même si ce dernier ne nous suit pas de son plein gré, pas un Invisible n'osera prendre sur lui de poursuivre les terribles Cavaliers Noirs. . . . Alors, mon prince, messieurs, l'heure de la justice sonnera quand vous le voudrez pour ce misérable.

Ces paroles furent accueillies par un murmure général d'approbation. Danieloff et Menko avaient fidèlement tenu leurs promesses.

— Le sort en est jeté, à demain le grand jour, fit le prince.

Quelques instants après toute la troupe se lançait résolument dans la direction d'Iérinoslaw.



Il le dépla et lut ces quelques mots. . . . — (Page 165, col 2)

## CHAPITRE V

Orphée. — Gilping.

Et Gilping n'avait pas encore paru.

Que faisait donc le noble lord, alors que ses amis couraient au danger ? Soyez sans crainte, Gilping ne déshonorera par son nom illustre, et le titre dont vient de le revêtir la gracieuse volonté de la reine.

Gilping John, lord Woangow (oiseau à trompe en dialecte nagarnook, ne l'oublions pas, un beau nom pour un naturaliste), Gilping, accompagné de son inséparable Pacific, était tout simplement en train d'illustrer d'une page immortelle les annales (déjà si glorieuses de la vieille Angleterre, Old England !

A qui n'est-il pas arrivé, cher lecteur, d'être condamné, un jour de malchance, à copier vingt pages de l'antique Hérodote, sous l'œil vigilant d'un maître rébarbatif ? Si le hasard l'a voulu, vous êtes tombé sur le passage où il est dit qu'Orphée, ce musicien olympique, apprivoisait avec sa lyre les animaux féroces de son temps, et vous n'avez pas manqué, le pensum contribuant à vous aigrir l'esprit, de hausser les épaules à ce récit du vieux conteur grec ; peut-être même avez-vous traité de fable ce trait rapporté également par tous les historiens anciens et modernes, qui, eux aussi, copiaient Hérodote ! La jeunesse, hélas ! ne respecte plus rien.

LOUIS JACOLLIOT.